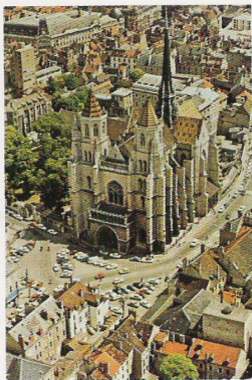


Eglises et Lieux de Culte



Des très nombreuses églises et chapelles qui faisaient, à Dijon, l'admiration des esprits cultivés sous l'Ancien Régime, beaucoup ont disparu au XVIII^e siècle, puis dans la tourmente révolutionnaire, et plus encore dans les premières années du XIX^e siècle : c'est en 1802 qu'on commença d'abattre la fameuse Sainte-Chapelle de Dijon, l'un des joyaux de l'art gothique ; l'accompagna ou l'avait précédée la démolition de la Chartreuse de Champmol, des églises et des chapelles de la Visitation, des Jacobins, des Minimes, des Capucins, des Cordeliers, des Carmes, la Chapelotte, Saint-Pierre...

Si Dijon et l'art français ont beaucoup perdu avec la disparition de la Chartreuse de Champmol et de la Sainte-Chapelle, il n'en reste pas moins nombre d'édifices religieux qui témoignent d'un passé architectural exceptionnellement fécond. Nous ne citerons ici que les plus importants en faisant un choix parmi les monuments les plus caractéristiques, ou les plus accessibles à l'extérieur, parfois à l'intérieur. C'est pourquoi il a paru nécessaire de ne pas se limiter aux églises proprement dites, mais de parler des anciennes chapelles dont l'importance sur le plan architectural et la beauté justifient ici une mention.

Une dernière remarque : Dijon ne possède pas de grande cathédrale. La raison en est simple : la capitale de la Bourgogne dépendait du diocèse de Langres. En 1731, lorsqu'on créa le diocèse de Dijon, en démémbrant celui de Langres, on érigea en cathédrale l'abbatiale Saint-Etienne. Par souci d'économie, on n'envisagea jamais la construction d'une cathédrale qui aurait donné à la ville l'édifice majestueux qui lui manque. Mais il reste assez de belles églises et chapelles. Il en est même d'uniques en France. Grâce à l'initiative de la municipalité, et parfois des paroissiens eux-mêmes, les restaurations et ravalements récents ont rendu à certaines la splendeur qu'elles avaient perdue : Dijon a de nouveau « revêtu un blanc manteau d'églises ».



Vue des églises Saint-Michel et Saint-Etienne en 1757 - Gravure de Pierre-Joseph ANTOINE (1730-1814) - Photo Rémy.

● **L'ÉGLISE SAINT-BÉNIGNE** **(Place Saint-Bénigne)**

En dehors et à l'ouest du castrum romain, Saint-Bénigne était à l'origine une église abbatiale. Ce fait explique ses caractères et sa sobriété. La fondation du monastère de Saint-Bénigne remonte au début du VI^e siècle, lorsque l'évêque de Langres, Grégoire, autorisa le culte pratiqué sur le tombeau de celui qu'on disait être le premier apôtre et martyr de Dijon, saint Bénigne.

La première basilique mérovingienne fut remplacée, vers 870, par une basilique nouvelle qui, à la fin du X^e siècle, tombait en ruines. Après l'an Mil, le nouvel abbé, Guillaume de Volpiano, mena de front la réforme spirituelle et la reconstruction de l'église abbatiale. Ainsi, aidé de quelques-uns de ses compatriotes venus d'Italie, au mois de février 1001, il posa la première pierre du nouvel édifice dont la construction dura plus de vingt ans. C'était un des plus grands monuments de l'époque romane.

L'abbatiale se singularisait par la présence, en arrière du chœur, d'une église circulaire de trois étages, appelée *rotonde*, dont les galeries superposées prenaient le jour par une lanterne centrale à ciel

ouvert. Cette rotonde, reliée à l'église principale, avait été édifée sur la crypte où on avait découvert, prétendait-on, le tombeau de saint Bénigne. Les étages supérieurs ont été détruits pendant la Révolution, en 1793, et « la crypte » comblée. Celle-ci fut redécouverte en 1843, lors de la construction de l'actuelle sacristie. Déblayée et restaurée de 1843 à 1858, la partie inférieure de l'ancienne rotonde est visible aujourd'hui (prendre le couloir à droite au fond de l'église).



De l'immense abbatale romane, il ne reste que cette crypte : en 1272 la chute d'une tour écrasa le chœur. L'abbé Hugues d'Arc entreprit alors la reconstruction totale de l'église. Commencé en 1280, l'édifice gothique actuel, couvert de voûtes d'ogives, fut achevé dans la première moitié du XIV^e siècle, lorsqu'on dressa la façade.

A la Révolution, l'abbatale devint église cathédrale. Elle l'est restée. En 1794, on martela les statues et le tympan du portail. Sous l'Empire, le tympan médiéval défiguré fut remplacé par celui de l'ancienne église cathédrale Saint-Etienne : c'est pourquoi il représente le martyr de saint Etienne, par Jean-Baptiste et Edme Bouchardon (1720).

Après avoir subi diverses restaurations et plusieurs remaniements au XIX^e siècle, dont en 1894 la reconstruction, à la croisée du transept, d'une flèche élancée, la cathédrale Saint-Bénigne est parvenue jusqu'à nous sans grands dommages.

Dans cette église cathédrale, la célèbre maîtrise, fondée par M^{gr} Moissenet dirigée ensuite par Joseph Samson et maintenant agréée par le Ministère de la Culture, chante presque chaque dimanche de l'année scolaire (10 h) ainsi qu'aux grandes fêtes de l'année liturgique (Noël, Pâques, Pentecôte... 10 h - 15 h 30).

● L'ÉGLISE SAINT-PHILIBERT

Construite au milieu du XII^e siècle sur l'emplacement d'une basilique mérovingienne dont une partie des substructions a été mise à jour, l'église Saint-Philibert est, sur le plan architectural, un édifice



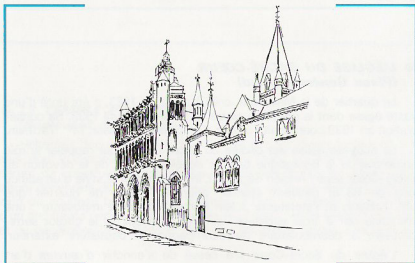
extrêmement intéressant. Elle appartient, en effet, à la série d'églises romanes dont le vaisseau central, comme les bas-côtés, est couvert de voûtes d'arêtes.

Depuis le XII^e siècle, l'église Saint-Philibert a subi d'importants remaniements. Si le portail du bas-côté droit (rue Danton) a gardé son riche décor sculpté, le portail principal a été refait au XIII^e siècle, puis remanié en 1974. La partie centrale du porche date du début du XVI^e siècle, alors que les travées latérales furent ajoutées en 1745 et 1756 ; mais l'architecte prit soin, à chaque fois, de leur donner un aspect médiéval. Les chapelles (à gauche) ont été édifiées dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Quant au clocher, de style flamboyant, il fut élevé entre 1510 et 1512.

Une transformation radicale en 1825 a amputé l'église, désaffectée à la Révolution, de son abside et de ses deux absidioles pour permettre le passage dans l'actuelle rue des Vieilles-Etuves ; leur souvenir reste marqué par des pavés rouges tranchant sur l'asphalte gris. L'intérieur de l'église est en cours de restauration.

● **L'ÉGLISE NOTRE-DAME** **(Place Notre-Dame)**

Notre-Dame de Dijon est une des plus célèbres églises gothiques de France. Elle doit son renom au parti exceptionnel de sa façade formée de trois arcades au-dessus desquelles s'élèvent deux étages d'arcatures ornant un vaste pan de mur qu'encadrent deux tourelles sur contrefort. L'originalité de cette succession de colonnettes est accentuée par la présence de fausses gargouilles qui se détachent sur trois bandeaux sculptés de feuillages. Les fausses gargouilles, si pittoresques, ont toutes été refaites par le sculpteur Lagoule qui a donné libre cours à son imagination (1881).



Après avoir franchi un porche profond que ne décorent plus les splendides tympans des trois portails mutilés à la Révolution, on pénètre dans la nef. L'élancement du vaisseau central, accusé par son étroitesse, étonne. Au-dessus de grandes arcades et du triforium, devant les fenêtres hautes, est ménagée une galerie de circulation caractéristique de l'architecture gothique bourguignonne. Le chœur est aussi à trois étages, mais la galerie de circulation est établie à l'extérieur. Les ouvertures rondes, pratiquées derrière le triforium, datent de 1711.

Le contrebutement des voûtes sexpartites du vaisseau central est assuré par des arcs-boutants qui s'appuient sur d'épaisses culées dont la partie supérieure porte sur les reins de l'arc pour le mieux maintenir : ingéniosité d'architecte admirée dès le XIX^e siècle.

L'église fut édifiée entre 1220 et 1240. La construction commença par le chœur à cinq pans dont l'élévation extérieure particulièrement

harmonieuse a été gâchée, lors des restaurations de la seconde moitié du XIX^e siècle, par l'établissement d'une tour-lanterne élevée, can-tonnée de tourelles et surmontée d'une haute flèche à quatre pans, dénaturant le parti initial.

En 1382, le duc de Bourgogne Philippe le Hardi a installé au-dessus de la façade, le célèbre Jacquemart enlevé aux habitants de Courtrai lors de la répression d'une révolte des Flamands.

● **L'ÉGLISE DE LA CHARTREUSE DE CHAMPMOL** **(Boulevard Chanoine-Kir)**

Philippe le Hardi, frère du roi Charles V et duc de Bourgogne, fit édifier aux portes de Dijon un monastère où il désirait être enterré avec ses successeurs de la race Valois. Ainsi naquit la Chartreuse de Champmol qui devint un des plus importants foyers d'art européen à la fin du XIV^e siècle.

De l'église bâtie dès 1383, il ne subsiste que le portail. Le reste du monument fut détruit à la Révolution : l'église actuelle date de 1840. Mais le portail, à lui seul, constitue un témoignage artistique de toute première importance. Conçu au départ par le sculpteur Jean de Marville, il reçut après la mort de celui-ci en 1389 un décor de statues, œuvres du célèbre Claus Sluter : de chaque côté d'une Vierge à l'Enfant, le duc Philippe présenté par saint Jean et la duchesse Marguerite de Flandre présentée par sainte Catherine. Le réalisme des visages et des attitudes, l'ampleur des vêtements dont les drapés accentuent la vigueur de l'expression des personnages, la composition originale de la scène, avec le duc et la duchesse agenouillés, annoncent déjà les caractères de l'œuvre la plus célèbre de Sluter : « le puits des prophètes », conservé non loin du portail. (Aujourd'hui : Centre psychothérapique de La Chartreuse. Visite autorisée).

● **L'ÉGLISE SAINT-JEAN** **(Rue Danton)**

L'église Saint-Jean est aujourd'hui un édifice mutilé. Elle s'élève sur l'emplacement d'une basilique construite, à la fin de l'Empire romain, au milieu du cimetière où étaient enterrés les chrétiens. Elle fut bâtie de 1448 à 1470 environ, et possédait un vaste chœur encadré de tours couronnées de balustrades, surmontées chacune d'une flèche qui rappelait la haute flèche dressée au-dessus de la croisée du transept. Deux tourelles aux angles de chevet conféraient à l'édifice une majesté qu'il a perdue aujourd'hui.

A la Révolution, l'église servit de marché. Toutes les flèches furent supprimées : les tourelles furent détruites et le chœur tronqué au début du XIX^e siècle afin de dégager l'actuelle place Bossuet. Rendue au culte en 1862, l'église Saint-Jean fut désaffectée en 1972. Elle est aujourd'hui utilisée comme salle de spectacles.



● **L'ÉGLISE SAINT-MICHEL**
(Rue Vaillant)

L'église Saint-Michel est célèbre par sa façade de style Renaissance, considérée comme la plus belle de France. En fait, l'église proprement dite est de style gothique. Elle fut édifiée à partir de 1497. Lorsqu'au début du XVI^e siècle, on entreprit d'élever la façade, le goût avait changé. L'art de la Renaissance s'imposait chaque jour davantage : on constate sa progression au fur et à mesure qu'avancent les travaux, du portail sud (à droite) au portail nord. La façade, où se superposent les ordres antiques, fut terminée dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Les deux lanternons datent de 1667.



Il ne saurait être question ici d'évoquer la foisonnante sculpture des portails où se mêlent les thèmes religieux et les mythes de l'Antiquité. Le ravalement de la façade (1974) en révèle assez le somptueux et riche décor qui montre, comme nulle part ailleurs, le passage du style gothique au style classique. Le dessin du tympan du portail central, représentant le « Jugement dernier », fut commandé à Nicolas de la Cour en 1551.

L'architecture intérieure est caractéristique de ce style gothique flamboyant qui sut souvent conserver la plus grande sobriété. Par exemple, les arcs-boutants qui contrebutent le vaisseau central sont dissimulés sous le toit qui couvre les collatéraux.

L'importance des œuvres d'art que renferme l'église ajoute encore à l'intérêt d'un monument primordial dans l'évolution de l'histoire de l'art à Dijon.

● **LA SYNAGOGUE**
(Rue de la Synagogue)

La construction de la Synagogue devait rendre visible l'importance croissante de la communauté israélite dijonnaise dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Elle se réunissait alors dans deux salles du Palais des Etats qui n'étaient plus jugées suffisantes. Aussi, le 1^{er} juillet 1869, la Ville céda un terrain pour la construction d'un édifice dont les plans furent approuvés en juillet 1870. Toutefois, la chute du Second Empire retarda la mise en route des travaux (21 septembre 1873). La Synagogue fut inaugurée le 11 septembre 1879. Elle est l'œuvre d'Alfred Sirodot, auteur de nombreuses églises : il imposa ici le style romano-byzantin qui convenait à la fonction de ce monument de plan rectangulaire qu'agrémentent un dôme, des tourelles et des sculptures de Jules Schanoski.

● **L'ÉGLISE SAINT-PIERRE** *(Place Wilson)*

Après l'établissement d'une nouvelle place circulaire en 1838, on décida de doter le nouveau quartier d'une église qui porterait le nom d'une ancienne église Saint-Pierre détruite à la Révolution. Ainsi, de 1853 à 1855 fut édifiée une église de style néo-gothique qui témoigne à Dijon de la faveur dont jouissait l'art médiéval dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Son intérêt réside dans la sobriété de l'architecture. Elle est l'œuvre de Jean-Baptiste Lassus (1807-1857), un des plus célèbres architectes qui, avec Viollet-le-Duc dont il était l'ami, luttèrent pour sauver les monuments médiévaux de la ruine et imposer en France un style nouveau : le style néo-gothique.

L'église Saint-Pierre puise dans ces origines une importance sur le plan de l'histoire de l'architecture que son apparence ne laisserait pas deviner, mais que des détails, comme le dessin des portes, des peintures et des ferrures par exemple, rendent sensible.

● **L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE** *(Musée Rude et Chambre de Commerce et d'Industrie de Dijon)*

Cette église fut construite au milieu du XI^e siècle et remaniée à la fin du XV^e siècle par l'abbé Richard Chambellan : elle était alors le siège d'une abbaye soumise à la règle de saint Augustin. De ces époques, il reste le chœur et le transept auxquels on accède en pénétrant dans le musée Rude.

Le transept abrite en effet les moulages des œuvres du célèbre sculpteur de « la Marseillaise » à l'Arc de Triomphe de Paris, François Rude, né à Dijon en 1784. Dans le chœur, on voit les substructions de la crypte consacrée en 1077, ainsi que celles du mur d'enceinte (ou « castrum »), élevé au III^e siècle, lors des Grandes Invasions, et construit à l'aide de pierres, parfois sculptées, arrachées aux monuments antiques.

Le nef fut entièrement rebâtie, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, grâce aux libéralités de l'abbé Claude Fyot. Selon les principes de l'architecture gothique encore en vigueur, le vaisseau central est couvert de voûtes d'ogives contrebutées par des arcs-boutants surmontant les bas-côtés transformés en chapelles. La façade fut édifiée de 1718 à 1723 par l'architecte Martin de Noinville.

Devenue cathédrale lors de la création de l'évêché de Dijon en 1731, l'église fut réduite, pendant la Révolution, à l'état de halle aux blés. C'est à ce moment qu'on enleva le tympan de Jean-Baptiste et Edme Bouchardon pour le placer à Saint-Bénigne. En 1793, le très beau clocher, élevé après 1686 à la croisée du transept, fut détruit. Restaurée et très modifiée, la nef de l'ancienne église cathédrale héberge la Chambre de Commerce et d'Industrie depuis 1896.

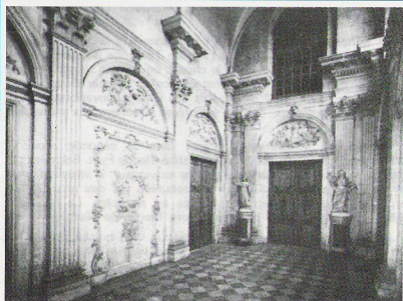


● **LA CHAPELLE DES ÉLUS**
(Palais des Etats, cour de Flore)

La chapelle des Elus est certainement une des créations les plus étonnantes du XVIII^e siècle. Elle fut construite en 1738 et 1739 selon les dessins de Jacques Gabriel, Premier architecte du roi, sous la direction de l'architecte Pierre Le Mousseux, à l'intention des Elus Généraux des Etats de Bourgogne, c'est-à-dire des membres du Bureau permanent et exécutif de cette assemblée qui ne se réunissait que tous les trois ans.

Edifiée contre la face postérieure du bâtiment des Etats, dissimulée depuis 1780 par l'aile en retour sur l'actuelle rue des Forges, la chapelle est invisible de l'extérieur. Cette situation en explique aussi les caractères architecturaux, c'est-à-dire sa hauteur démesurée et l'emplacement des fenêtres élevées qui prenaient jour au-dessus des maisons avoisinantes.

Mais tout l'intérêt se concentre sur le décor sculpté des portes et des panneaux de pierre délimités par des arcades que séparent des pilastres corinthiens supportant les retombées des voûtes d'arêtes. L'autel est surmonté des boiseries du grand sculpteur Verberckt qui mettent en relief un des exemplaires fameux du tableau de Jean Jouvenet : la « Descente de Croix ». (Visite autorisée).



Chapelle des Elus, XVIII^e siècle.

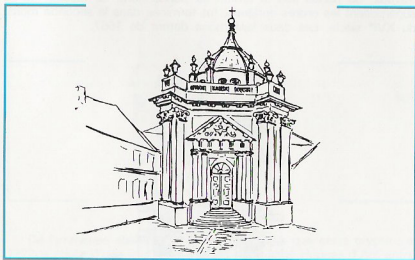
● **LA CHAPELLE SAINTE-ANNE**
(Rue Sainte-Anne)

La chapelle Sainte-Anne dépendait d'un couvent de Bernardines. Fondée en 1131, à la suite du grand mouvement lancé par saint Bernard, l'abbaye cistercienne de Tart (à 20 km de Dijon) fut transférée dans la ville en 1623. Les Bernardines firent alors élever un couvent (1679-1681) dont subsistent les bâtiments principaux et un cloître, ignoré de la plupart des Dijonnais. (Aujourd'hui Musée de la Vie bourguignonne - Perrin de Puycousin).

L'église des Bernardines fut construite d'après les projets du frère Trestournel, de l'Oratoire, de 1699 à 1708. Elle est remarquable du fait de son plan centré : la nef circulaire avec chapelles surmontées de tri-

bunes et coiffée d'une coupole au tambour ajouré de fenêtres en plein-cintre. A droite s'étend le vaisseau du « chœur des religieuses », autrefois fermé d'une grille.

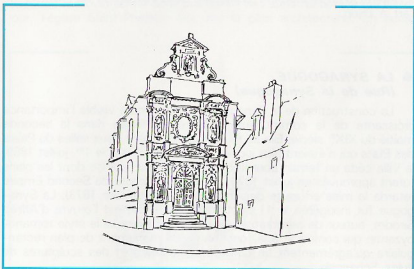
L'intérieur de la chapelle Sainte-Anne, propriété de la Ville depuis 1951, abrite un des premiers musée d'art religieux de France, inauguré en 1979, année où la Municipalité a acheté l'ensemble des bâtiments de l'ancien couvent.



● LA CHAPELLE DES CARMÉLITES (Angle de la rue Sainte-Anne et de la rue Victor-Dumay)

De la chapelle des Carmélites, il ne reste d'intact que la façade élevée au début du XVII^e siècle. On en attribue l'ornementation au sculpteur Jean Tassin. Elle est composée d'une superposition des deux ordres antiques : ordre ionique et ordre corinthien. Entre les colonnes qui supportent entablements et frontons cintrés, des niches abritent les statues des protecteurs des Carmélites : sainte Thérèse et le prophète Elie au premier niveau, saint Joseph et la Vierge à l'étage. Au sommet, devant un édicule supporté par un attique et accosté de deux ailerons en adoucissement, domine le Christ.

Fondé en 1605 par Anne de la Lobère, compagne de sainte Thérèse, le couvent des Carmélites fut édifié entre 1608 et 1613. A la Révolution, il devint Bien National. Il fut ensuite transformé en caserne. Le clocher de l'église a été détruit et l'intérieur (qu'on ne visite pas) irrémédiablement dépouillé de tous ses ornements, excepté une très belle piscine. Les bâtiments sont aujourd'hui propriété de la Ville.



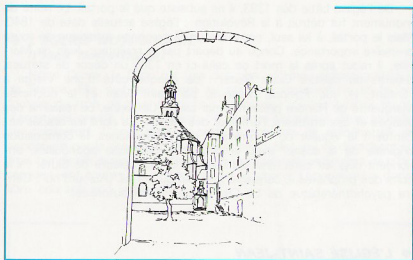
● **LA CHAPELLE DES GODRANS**

(Bibliothèque municipale, 5, rue de l'Ecole-de-Droit)

Cette chapelle est celle du Collège des Jésuites, fondé en 1581 par Odinet Godran, président au Parlement. La construction du collège commença à partir de cette date. La chapelle fut achevée de 1610 à 1612, sans doute par le Père Martellange.

La chapelle, couverte de voûtes d'ogives, est édifée suivant les principes de l'Ordre : un vaisseau central flanqué de chapelles formant bas-côtés surmontées d'un étage de chapelles communiquant entre elles et ouvrant sur le vaisseau central comme des tribunes.

A la Révolution, le Collège devint Ecole Centrale. En 1809, alors que l'ancien collège était devenu Faculté de Droit, la Bibliothèque municipale s'installa dans la chapelle qui demeure une des plus belles salles de lecture publiques de France (ouverte tous les jours, sauf le dimanche et le lundi).



● **LE TEMPLE PROTESTANT**

(Boulevard de Brosses)

Hébergés depuis le début du XIX^e siècle dans divers locaux dijonnais, dont la chapelle des Elus au Palais des Etats, les protestants décidèrent de construire un temple pour y célébrer leur culte. Après plusieurs décennies de pourparlers avec la Ville, un terrain leur fut cédé le long du nouveau boulevard de Brosses (1894). Le temple est l'œuvre d'un architecte parisien, Félix Paumier, qui l'édifia, entre les mois d'août et de décembre 1898, dans le style des anciennes églises médiévales.

● **L'ÉGLISE SAINT-BERNARD**

(Boulevard Alexandre-I^{er}-de-Yougoslavie)

L'église Saint-Bernard est un des exemples de recherche architecturale religieuse dans la seconde moitié du XX^e siècle. Vaste nef de plan allongé, terminée par un chœur plus étroit au chevet plat, elle possède une structure en béton de piliers obliques prolongés par des arcs-brisés supportant la toiture. L'austérité cistercienne de l'édifice (piliers de béton et murs de pierres appareillées que rythment des contreforts à l'extérieur) est soulignée par la grande croix de bois qui orne sa façade, par les sculptures de Marc Hénard et la cuve des fonts baptismaux, discret rappel des cuves vigneronnes de Bourgogne.

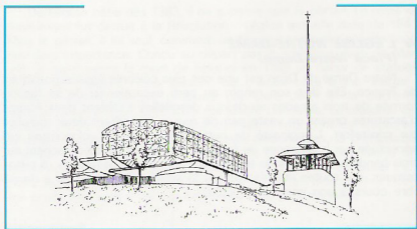
Commencée le 29 juin 1958 selon le projet de l'architecte parisien Alix Sorin, elle put être consacrée le 6 décembre 1959 grâce à l'activité du maître de l'ouvrage, M. le Chanoine Just Liger-Belair.

● **L'ÉGLISE SAINTE-BERNADETTE**
(Boulevard des Martyrs-de-la-Résistance)

L'église Sainte-Bernadette fut édifée dans le nouveau quartier des Grésilles de 1959 à 1964 grâce à la détermination de M. le Chanoine Paul Vinceneux.

L'architecte parisien Belmont écarta résolument les plans traditionnels : sur une crypte à demi-enterrée se dresse une vaste nef dont le volume parallélépipédique émerge d'un toit en pagode. Les supports de la nef sont des tubes en acier contreventés par de grandes tôles découpées en forme d'ailes. La nef est éclairée par un mur-rideau de plaques de plastique protégées par des brise-soleil en tôle d'aluminium qui décorent l'église d'une multitude de pointes de diamant, apparemment opaques, mais en réalité transparentes.

A côté de l'église est implanté un campanile carré : de cette souche basse s'élance une longue flèche de 35 mètres, telle une épée terminée par la croix.



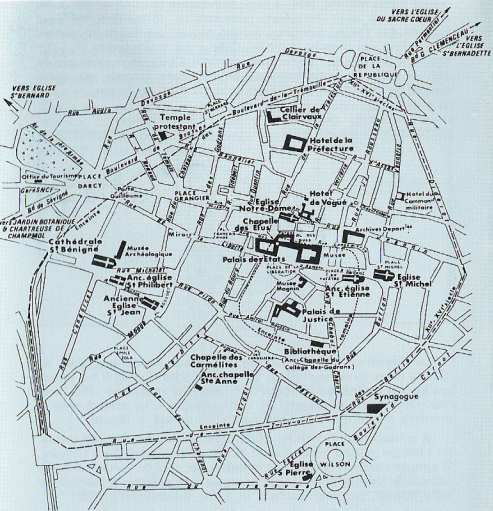
● **L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR**
(Place Général-Giraud)

Le quartier de la Maladière, créé à partir de 1923, a été doté d'une vaste église dont la première pierre fut posée en avril 1933. Sa consécration en 1938 couronnait l'œuvre d'un prêtre bâtisseur, M^{gr} Tattevin.

La nouvelle église est dédiée au Sacré-Cœur pour rappeler le rôle primordial de la Bourgogne dans le développement de la dévotion au Sacré-Cœur sous l'Ancien Régime. L'importance et le style d'un édifice long de 63 m peuvent étonner pour une église de quartier que M^{gr} Tattevin et l'architecte Julien Barbier voulurent imposante : une immense nef à trois vaisseaux, un large transept et le chœur semi-circulaire à déambulatoire qu'accompagne un baptistère extérieur.

L'église du Sacré-Cœur n'a cessé de s'enrichir d'œuvres d'art contemporain dont les mosaïques et l'ensemble de vitraux offrent un exemple non négligeable.





Emplacement des chapelles et églises mentionnées ici
(Doc. Agence d'Urbanisme de l'Agglomération dijonnaise.)

Notices rédigées par Yves BEAUVALOT.

L'auteur a utilisé les recherches les plus récentes de M. Pierre Gras sur l'église Saint-Philibert et celles de M. Pierre Quarré sur l'église Notre-Dame.

Dessins de Marie PARIS-GOUSSERY.

Ce dépliant est édité par la Ville de Dijon, dans le cadre de son action destinée à développer le tourisme culturel.

Des visites guidées des vieux quartiers de Dijon sont organisées par le Syndicat d'Initiative. S'adresser à l'Office du Tourisme, place Darcy, ou au Syndicat d'Initiative, 34, rue des Forges.